

Jules Lasalle Modeler l'ombre

Joëlle Morosoli

Volume 5, numéro 3, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morosoli, J. (1989). Jules Lasalle : modeler l'ombre. *Espace Sculpture*, 5(3), 28–29.

JULES LASALLE: modeler l'ombre



Jules Lasalle, détail de l'installation *Présence*, Centre des Arts Contemporains du Québec à Montréal, 1987.

Oppressés dans un carcan d'émotions, contraints à étouffer une rage et une colère sous-jacente, certains artistes vivent un bouillonnement intérieur qu'ils ne parviennent à estomper qu'au travers d'un travail incessant. L'acte créatif semble mû chez eux par un besoin viscéral d'exorciser des forces négatives, d'annuler un certain mal de vivre, de dénoncer le monde des tensions. La nécessité de créer peut également prendre racine dans l'ambition, le besoin de satisfaire son ego, le désir impérieux d'être reconnu. Et le plaisir... ne serait-il pas lui aussi

source de création? Ces trois éléments se bousculent chez tout artiste et se complètent par d'autres plus spécifiques à la psychologie de chacun d'eux. Mais sans aucun doute, les créateurs privilégient l'un de ces mobiles laissant dans l'ombre les autres. Jules Lasalle, quant à lui, s'exprime avec plaisir, en harmonie avec ses idées et son mode de vie.

Sculpteur, modelleur, Jules Lasalle transforme la terre, lui donne corps, lui insuffle sa pensée. Au travers de son art, naît le plaisir sensuel du toucher dans cette matière douce, malléable, permissive et celui du geste qui à force de se répéter, de se défaire traduira le plus justement possible son intention. Lasalle utilise la figuration, l'adapte, la fragmente, met en évidence, comme le fait un zoom, certains plans du corps humain omettant toutes les autres parties. Le visage l'intéresse particulièrement puisqu'il permet de modeler des contours et des formes se lovant dans la main, offrant ainsi, l'étrange rapport du geste créateur à

celui qui caresse sa réalisation. La technique du modelage accepte l'erreur puisque l'on peut soustraire ou additionner la terre sans qu'il y ait faute, modifier sa sculpture à l'infini et la laisser durcir quand on la juge en accord avec son idée. Cette technique semble plus humaine ne laissant aucun regret, comme celui d'un coup de ci-seau trop nerveux qui entaille l'oeuvre. Pour Lasalle, son travail d'artiste est une joie toujours renouvelée, une

brèche dans son quotidien laborieux, une halte de liberté dans les contraintes journalières. Il exprime habilement ce concept dans une de ses plus récentes sculptures intitulée *Mémoire*. Un personnage pénètre dans un mur: d'un côté, il est de dos et de l'autre, il apparaît de face. Le mur symbolise ce lieu de passage entre le réel et l'imaginaire, entre le quotidien et l'acte créatif. Ce mur solide, massif permet l'évasion vers "ce temps mental" dont parle Lasalle. Le corps humain, les mains, le visage constituent son monde onirique. Il considère la figuration comme un lien solide entre lui et le regardeur, entre son processus de conception et celui de réception des autres. Il comble ce besoin inhérent à tout artiste de communiquer son art et ceci, par le biais de la figuration, de la référence à l'humain.

Créer par plaisir et se plaisir dans la figuration! L'idée nous vient de parler d'artisan comme si notre éducation artistique nous apprenait à cataloguer plaisir avec artisanat et tourment de l'âme avec recherche sérieuse. Notre culture judéo-chrétienne laisse planer un doute sur la validité, voire l'excellence d'une démarche mue par le plaisir. Ne faut-il pas sans cesse lutter contre notre nature humaine qui oscille entre le mal et le bien, aimantée au monde des ténèbres? Cette quête d'absolu, de mieux-être et de plus être ne peut s'exprimer qu'à travers une frustration médiatrice, une négation du soi, un rejet de tout cet arsenal maléfique et héréditaire. Aujourd'hui, bien sûr, la religion n'est plus de mise mais cependant, la fibre de cette culture perdure au travers de certaines idéologies, s'imisce clandestinement dans l'opinion générale, tout comme celle-ci qui veut que l'acte créatif enfante dans la douleur.

Pourtant, produite avec plaisir, l'exposition solo que nous propose Lasalle¹ offre une théâtralisation du figuratif qui met ses sculptures en marge de la tradition et les inscrit dans un discours actuel. Plongés dans l'obscurité,

les deux étages du centre d'exposition disparaissent pour ne laisser vibrer que les sculptures fortement éclairées. Face à un mur blanc, quatre bustes en bronze, grandeur nature, sont posés sur des socles à distance égale les uns des autres. Ces têtes sont disséquées, fragmentées, mettant en valeur certains traits, annulant sciemment d'autres surfaces, léguant une signification différente à ces visages, prêtant au vide l'importance du bronze. Sur le mur, un halo circonscrit chacun des visages où se profile leur ombre parmi des lignes pointillées peintes et des hachures dessinées. L'ombre et la lumière s'additionnent pour compléter les sculptures, leur donner une âme, une présence. *Présence* est cette mémoire qui ne retient que certains aspects de la vérité, qui la morcelle à l'exemple de ces bronzes. Puis cette mémoire travestit le souvenir, le fixe en quelques images floues où les détails se confondent, où la nuance s'estompe. Le noir et le blanc l'emportent, le souvenir se fait ombre.

Au centre de la galerie, une colossale tête de femme de quatre mètres de haut se dresse en sentinelle. On ne peut s'empêcher de penser au sphinx de Giza, à ce félin à tête humaine chargé de veiller sur sa nécropole. Cette analogie est d'autant plus troublante que l'origine de la statuaire égyptienne est de garder la mémoire des défunts et cet objectif se maintient jusqu'à la fin de leur civilisation. Ces statues réceptacles sont destinées à fixer l'esprit du mort. Dans les temples funéraires royaux ou privés, une chambre spéciale est réservée pour une galerie de statues identiques et nombreuses, représentant le mort afin de lui offrir plusieurs enveloppes de rechange. Ces statues n'ont pas de membres déjetés, de corps saisis de frénésie ou distordus par l'effort, et les traits du visage sont adoucis afin de permettre à l'âme de trouver un asile favorable. Le sphinx de Giza, représentant le souverain Khéphren, porte sur son visage le masque de la sérénité et de la noblesse. Placés dans des temples, les sphinx se sont multipliés en Égypte, identiques et un peu mièvres. Mais le sphinx de Giza, défiguré par le résultat d'exercices de tir au canon effectués à l'époque des Mamlouks, par l'érosion éolienne et par les mutilations dues au fanatisme religieux d'un cheikh du 14^e siècle, est devenu inquiétant, énigmatique. Devant cette tête de femme morcelée et conséquemment plus mystérieuse, devant ce visage serein, le sentiment nous vient qu'elle aussi se fait gardienne de ce temple du souvenir. En 1986, Jules Lasalle participe à deux symposiums et lors de ces événements, il érige deux colossales têtes de femme. Au *Symposium international de sculpture de Lachine*, il élève sur la jetée, *Monica*, qui immobilisée dans le ciment laisse voir à travers le morcellement de sa tête, l'eau couler calmement. À celui de La Prairie, il dresse une autre tête, *Natasha*. Le visage de cette femme, comme une portion de masque, est fissuré en diagonale et de cette structure s'étirent des câbles, semblables à ceux d'une marionnette du souvenir. Ces câbles, ces pièges à nuages, expriment une tension très en contraste avec la sérénité des traits du visage. Ces sculptures, elles aussi, préservent un souvenir.

À l'étage supérieur de la galerie, sous des faisceaux lumineux, des fragments de corps sortent de l'obscurité. Au premier plan, les jambes, seules, incongrues, se posent en premier indice. Plus loin, l'artiste nous livre le corps jusqu'à la ceinture, puis en diagonale de cette sculpture, nous montre une reprise exacte de cette dernière à

laquelle s'ajoute le tronc. À l'extrémité de la pièce, la femme est reconstituée de la tête aux pieds. L'énigme est trouvée, le souvenir est intact, désormais prisonnier d'une sculpture. Tous les efforts mis pour "déconstruire" systématiquement le visage et le corps de cette femme, mettre en évidence un relief plutôt qu'un autre, taire certains volumes, sont soudainement annulés. La boucle se referme. L'artiste rassemble tous ces fragments pour reconstruire le souvenir, retrouver la femme absente.

Depuis plusieurs années, Lasalle observe visages et corps pour découvrir la brisure qui révélera mieux un aspect caché de l'être. Il les modèle dans la terre, puis les transforme pour rendre la faille plus importante que le volume, le vide aussi loquace que le plein. Parvenir à livrer plusieurs aspects de l'âme humaine à travers un visage morcelé. En mars, le Musée Pierre Boucher, à Trois-Rivières², accueille une installation se déployant à la fois sur le sol et au mur. C'est l'occasion de voir un artiste qui travaille avec plaisir et liberté, sans se sentir obligé de rentrer dans la tradition dite d'avant-garde, mais en cherchant à partir de son langage une capacité de subversion qui lui convient.

1 *Présence*, exposition solo au Centre des Arts Contemporains du Québec à Montréal, 1987.

2 Du 22 mars au 17 avril 1989.